

L'arrivée en Algérie

Arrivés à Alger, nous sommes dirigés vers la caserne d'Orléans où se situait le poste de commandement des Zouaves. Ils portaient tous le calot rouge des Zouaves et nous avons reçu à notre tour un paquetage neuf. En échange, nous devons renvoyer nos habits civils à nos parents.

De là où nous étions, nous pouvions voir sans cesse les hélicoptères ramener les blessés au CHR d'Alger. Nous pensions venir là pour faire de la pacification mais nous avons compris à ce moment qu'il s'agissait bel et bien d'une guerre. Notre moral a vite été moins bon.

Nous avons rapidement quitté Alger pour faire nos quatre mois de classes à Dellys, une ville située à une centaine de kilomètres. J'ai été affecté à la 3e section spécialisée de tireurs au fusil mitrailleur (FM). J'ai dû étudier l'arme, apprendre à la monter et la démonter les yeux bandés pour me préparer aux embuscades de nuit. Cela n'avait rien de facile. Heureusement, je n'ai jamais eu à le faire en situation réelle. Il m'a fallu un peu de temps aussi pour intégrer la discipline : lits au carré et aux autres règles. Le plus dur était le parcours du combattant. J'en garde un mauvais souvenir. Et encore, je venais de la campagne, c'était encore plus dur pour ceux qui venaient de la ville. Cela dit, j'ai

l'impression que les jeunes des villages étaient nombreux à être recrutés pour l'Algérie. Nous étions mieux préparés d'une certaine façon à la vie qui nous attendait notamment dans les montagnes.

A l'issue de mes classes, j'ai été affecté à un nouveau régiment : le 117^e régiment d'infanterie. Nous sommes donc partis en camion G.M.C bâché assis à l'arrière sur des bancs en bois pour rejoindre Sakamody. Le chauffeur prenait tous les lacets à la corde. C'était effrayant. Dire que nous partions pour deux ans à parcourir ainsi la montagne, le djebel.

Arrivés à la compagnie, nous avons été dirigés vers la lingerie pour recevoir nos nouveaux uniformes. Nous quittions la tenue de zouaves. Je me souviens très bien des deux lessiveuses. L'une contenait des treillis imbibés de sang. La 3^e section que nous nous apprêtions à rejoindre venait de tomber en embuscade. Deux soldats étaient morts et plusieurs blessés. Tous nos nouveaux camarades pleuraient. Ceux qui venaient de mourir n'étaient qu'à deux semaines de la quille. Ils avaient été tués alors qu'ils étaient partis faire du bois dans un village en apparence abandonné et étaient tombés sur une Katiba, une compagnie de Fellouzes, rebelles du mouvement de libération nationale. Nous étions quatre soldats à rejoindre la 3^e section et nous arrivions dans une ambiance très lourde.